

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 1

Artikel: Tableau de famille
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203952>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Pour toi, Pernette, je n'ai rien de caché. J'ai lu dans les journaux que M. Gambetta se rend à Fribourg le jeudi du tir, et j'ai l'intention de lui parler.

— Voudra-t-il t'écouter seulement ?

— Oui, qu'il m'écouterai, M. Gambetta. Il ne sera pas fâché d'avoir l'opinion d'un vrai républicain, car je suis républicain et je m'en flatte, ajouta Auguste en se donnant un vigoureux coup de poing dans l'estomac...

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. La France ne marche pas comme elle devrait marcher; la faute en est à M. Gambetta, qui ne tient pas d'une main ferme le timon de l'Etat. On a beau être d'un petit pays, on n'est pas dépourvu de jugeotte. Eh ! eh ! Pernette, on lui dira son affaire à M. Gambetta et il me saura gré de ma franchise.

Mme Malinet sentait fort bien l'absurdité du projet de son mari; toutefois, en femme avisée, elle ne résista pas énergiquement. M. le conseiller était une de ces places fortes que l'on n'emporte pas par un brusque assaut, mais au moyen de parallèles savamment combinées.

Quelques jours après, les journaux démentirent la nouvelle qu'ils avaient annoncée avec trop de précipitation; M. Gambetta n'irait pas au tir de Fribourg. Mme Pernette s'empressa de mettre ces articles sous les yeux du conseiller. Celui-ci eut un fin sourire :

— Ma femme, ma femme, tu n'y songes pas ! Gambetta sera à Fribourg, je t'en réponds, il ne manquera pas une occasion si belle de voir tout un peuple réuni au pied de l'autel de la liberté.

— Les journaux...

— Oh ! que tu as peu de perspicacité ! Gambetta est modeste, il n'aime pas les grandes démonstrations et il a fait mettre cela dans les journaux pour être plus tranquille.

Décidément le conseiller tenait à son idée ; le concurier encore eût été une faute. Mme Malinet se soumit en gémissant; elle espérait bien un peu, il est vrai, quelque accident subit qui retiendrait Auguste au domicile conjugal : une légère maladie, le mauvais temps, que sais-je ? Le cœur humain espère toujours, lors même qu'il n'y a plus d'espérance.

Jusqu'au mercredi 3 août, M. Malinet ne fit aucune allusion à son projet de voyage. On aurait pu croire qu'il y avait renoncé; Mme Pernette savait bien qu'il n'en était rien, et quand elle le voyait se promener au jardin, l'air soucieux et, à la manière de Tarquin, abattre à coups de canne les têtes des pavots les plus orgueilleux, elle pensait, la pauvre femme :

« Le voilà qui médite la confusion de M. Gambetta et la destruction des préjugés. Mais ce n'est pas une raison pour saccager tout le jardin. Enfin, Dieu veuille que ceci se termine heureusement ! »

(A suivre.)

J. BESANÇON.

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot & Cie, éditeurs, à Lausanne.)

Une terrible affaire.

Le jeune Gustave B***, originaire d'un bourg des bords du Talent, était employé dans l'administration d'un journal du littoral lémanique.

Il faisait beaucoup de zèle et n'aspirait à rien moins qu'un rôle de rédacteur.

Constamment préoccupé de ce désir ambitieux, il était souvent distract et commettait pas mal de bêtues. De là, force remontrances de son patron.

Or, un jour de mars dernier, le bruit courut en ville qu'une bagarre assez sérieuse avait éclaté à *** entre vignerons et Italiens. Il y avait, disait-on, plusieurs blessés.

Le directeur du journal pria le jeune B*** de se rendre sur les lieux.

— Faites-moi un article détaillé sur la bagarre de ***. Partez et débrouillez-vous. Si vous réussissez... eh bien... nous verrons...

Gustave partit, plein d'ardeur et d'espérances.

Emu, il réfléchit longuement. Il ne savait où demander les premiers renseignements indispensables à la composition de son article, qu'il pressentait sensationnel.

La première personne qu'il questionna fut une bonne vieille femme :

— Bonjour, madame. Dites-moi, n'y a-t-il pas eu une terrible bagarre ici, hier soir ?

— Oh ! bien, pas tant !

— Seriez-vous assez aimable pour me dire le nombre des blessés ?

— Je sais qu'y en a, mais je sais rien d'autre !

— Savez-vous si les agresseurs sont arrêtés ?

— Agresseurs ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Ceux qui ont fait le coup ! vous voulez dire !! Ça ! mon petit mossieu, c'est l'affaire de la police.

Désespérant d'en savoir plus long, il s'achevina vers le cercle. Là, il aborda très franchement quelques jeunes gens qui parlaient avec force gestes.

— Pardon, messieurs, est-il vrai que les blessés vont plus mal ? hasarda-t-il, espérant obtenir plus en se donnant pour le monsieur qui sait déjà.

Les jeunes gens, interloqués, continrent avec peine une formidable envie de rire.

Le plus farceur prit la parole.

— Oui ! tous les blessés sont morts ; les autres ne valent pas mieux. Pensez-voir, quand on a le corps criblé de coups de couteau.

— Ah ! des coups de couteau ! répéta le jeune reporter, notant sur son calepin ces précieux renseignements.

— Oui ! oui ! Alors quand les autres ont entendu tous ces coups de revolvers !!

— Mais ! pardon ! vous disiez... de couteau.

— Y avait de tout, même des coups de bouilleuses.

... Ne pouvant rien savoir de précis, le reporter se rendit au poste de police.

Il questionna.

— On ne sait rien, qu'on vous dit !! répond l'agent. Faites comme nous, attendez la fin de l'enquête.

— Mais je sais qu'il s'est échangé des coups de...

— Ce qui s'est échangé, ça ne vous regarde pas ; c'est notre affaire.

Devant tant de complaisance, Gustave s'inclina et partit.

— Avec ce que je sais, se dit-il, il y a déjà de quoi faire un chic article.

Il s'installa à la table d'un café et commença :

« Hier soir, à 11 heures, une collision terrible eut lieu entre quelques braves vignerons de *** et des ouvriers italiens. Des imprécations se croisèrent bientôt, s'élevant dans le calme pur de la nuit. Indifférentes, les étoiles brillent du même éclat au firmament. La lune, se dissimulait derrière un nuage opaque... autant que sinistre.

» Les coups de revolver partaient de tous côtés, se mêlant aux coups de couteau dans un concert assourdissant et lugubre.

» Bientôt, des râles se firent entendre, troublant la paix de cette calme cité endormie, pendant que les habitants se levaient, effrayés.... *

Le directeur ne voyant pas venir son reporter, s'inquiéta. Il pensa que Gustave n'avait pu se procurer aucun renseignement. Il sauta sur le premier tram et se rendit immédiatement au poste de police de ***.

— Messieurs, dit-il, je regrette infiniment de vous déranger, mais il court des bruits malveillants sur le rôle de la police dans cette triste af-

faire... Je suis rédacteur et viens vous demander ce qui s'est passé, exactement.

— Naturellement ! la police a toujours tort pour tout. Elle a fait son devoir, la police, répliqua le brigadier.

— Veuillez donc me donner les renseignements précis ou, si non, je me verrai obligé de m'en tenir à ceux que l'on m'a fournis et qui, je suis fâché de vous le dire, ne sont pas tout à l'avantage de la police.

Le brigadier, hors de lui, éclata :

— Tenez, monsieur, voilà le rapport. Voyez, lisez, mais, vous savez, je ne vous ai rien dit...

Le rédacteur, qui n'en demandait pas davantage, prit connaissance du rapport. La terrible bagarre se réduisait à quelques horizons échan-gés sans conséquence.

Dans le tramway, au retour, il vit B..., triomphant. Il jeta un coup d'œil sur son article « sensationnel », puis, souriant :

— Dites-moi, mon ami,... votre papa est agriculteur ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, croyez-moi, allez donc lui rendre visite faites-lui vos offres de service.

Tableau de famille. — La belle-mère boude dans un coin.

Le gendre, se rapprochant d'elle, à la prière de sa femme :

— Voyons, belle-maman. Oui, j'ai dit qu'il n'y avait pas au monde de femme aussi méchante que vous. Eh bien, je le retire : il y en a, là. Etes-vous contente, à présent ?

Franchise. — Alors, Popaul, tu vas à l'école, maintenant ?

— Oui, m'sieu.

— Et qu'y fais-tu ?

— J'attends qu'on sorte.

La semaine-attractions.

Théâtre. — Demain soir, dimanche, M. Bonarel nous donnera irrévocablement la dernière de *Thermidor*, pièce de Sardou, pour laquelle, nous l'avons dit, il a fait de très grands sacrifices de décors, costumes et de figuration. Comme fin de spectacle, le plus désolant des vaudevilles : *Les surprises du divorce*, dont la vogue ne tarit pas. La gaieté et le rire s'emparent des spectateurs et ne les quittent qu'à la chute du rideau. Qui veut voir des visages réjouis n'a qu'à assister à la sortie du théâtre un soir où l'on a donné les *Surprises du divorce*. Les belles-mères même, pourtant si malmenées dans ce vaudeville, n'y peuvent résister. C'est tout dire !

Kursaal. — Depuis hier, vendredi, voici le nouveau spectacle : *Mlle Tuchowsky*, gymnaste ; *Metro et Hella*, dans leurs jeux d'adresse ; *Miss Leona*, contorsioniste ; *The Dagmar Trio*, acrobates, et *Les Freyères*, clowns musicaux excentriques.

Avec ces cinq attractions, la troupe de comédie du Kursaal reprendra deux pièces qui ont obtenu beaucoup de succès, soit : *Depuis six mois*, de Max Maurey, avec Mlle Marley dans le rôle de « Gertrude », et *La chance du mari*, la pièce finie et spirituelle, de Flers et Caillavet.

La boisson

est pour notre bien-être corporel et intellectuel presque aussi importante que le manger et ce qui est le plus important, c'est de savoir ce que l'on boit. L'eau et le thé exercent à la longue des effets plus ou moins nuisibles sur notre organisme, attendu que, selon les cas, on ressent ou une trop grande chaleur, ou de l'énerver, ou des maux d'intestins. La seule boisson qui, tout en ayant un goût agréable, reste inoffensive pour chacun, sans distinction d'âge ni de l'état corporel et qui est favorable à la santé de tous, c'est le... Café de malt Katheriner.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.

AMI FATIO, successeur.